

C'EST PAR CETTE LETTRE qu'Alberto Savinio m'a demandée en mariage :

*« Non seulement tu es tout pour moi, mais tu es un tout si beau, si élevé, si inespéré, que je n'aurais jamais imaginé rencontrer cela au cours de ma vie. Or ce tout il m'est impossible d'y penser, impossible de le penser comme quelque chose de momentané, de fugitif, de transitoire. Il ne doit pas, et ne peut pas, en être ainsi. C'est pour cela Maria – écoute-moi bien –, c'est pour cela que j'en suis arrivé à la ferme et inébranlable conviction que nos deux existences ne doivent plus s'écouler séparément. Quant à la modalité, une seule est digne de nous, et pas seulement de nous. Je ne prononcerai pas le mot, car ce mot, dans notre langage à nous, pourrait prêter à rire... mais déjà tu l'as reconnu, et cela dès la première lettre que je t'ai écrite, Maria.*

*« Certes – c'est vrai – il y a contradiction entre la chose que je viens d'exprimer et les exigences de la vie de l'un et de l'autre, exigences qui selon toute apparence semblent empêcher que ladite chose se réalise à la manière qui est en usage chez les gens ordinaires. Qu'importe. Et serions-nous par hasard des gens ordinaires, nous ? Bien sûr nous aurions de temps en temps à supporter l'éloignement,*

*mais ce serait, alors, une tout autre chose. Et puis par la suite, qui sait, la Providence pourrait intervenir.*

*« Ce que je te dis, Maria, te démontre combien j'ai longuement pensé ce château en Espagne et combien j'en ai étudié les différentes possibilités. La chose, donc. Avant tout pour que personne n'y trouve à redire et pour le respect que nous devons à qui tu sais. Mais aussi, Maria, laisse-moi te le dire : pour moi. Car ce sera si beau de pouvoir déclarer que je consacre ma vie tout à toi. Et puis, pas question de renoncement de ta part, tant pour le respect et la liberté que nous nous devons à nous-mêmes, que pour l'amour que je te porte – qui n'est pas simple, qui est même très complexe puisqu'il implique l'art, l'intelligence et le destin singulier de l'un comme de l'autre.*

*« Maria, je ne sais quoi dire d'autre. Tout le reste s'exprime en un seul mot : la foi. Maria, je te demande pardon de cette lettre programme. Tu m'as dit que je suis courageux quand j'écris. Si tu savais ma fatigue ce soir ! Bonne nuit, Maria. Je me sens tout léger. Je baise tes deux mains. Alberto. »*

Nous nous sommes mariés le 26 janvier 1926 et ensemble nous avons vécu vingt-six années, unis par un amour profond et tenace, jusqu'au dernier jour de sa vie. Quand nous nous sommes rencontrés, Savinio avait depuis peu fêté ses trente-cinq ans, moi je n'en avais pas encore vingt-cinq. Savinio était maigre, brun, un peu moins grand que son frère,

Giorgio De Chirico. Son regard noir et pénétrant, souvent voilé d'une secrète pudeur, voyait tout, la moindre nuance, dans une situation, dans un paysage ou dans un visage. Il était d'un caractère gai, toujours bien disposé à la plaisanterie. C'était un blagueur-né. Il a d'ailleurs écrit : « La blague, j'entends par là le jeu sur le double sens, est l'ennemi naturel de l'idée fixe – qui en revanche est le fondement de la dictature », et il disait : « Homère, il faudrait le redécouvrir selon cette clé-là. »

Il aimait passer les soirées en compagnie d'amis, participant parfois à la discussion ou bien écoutant, silencieux comme un patriarche. Il avait un charme particulier, rien à voir avec ce qu'on appelle généralement le pouvoir de la « séduction » – c'était un charme émanant de ce qui vivait en lui : poésie, force d'âme, puissance de l'intelligence, génie musical, avec un côté réservé, une pudeur jalouse qui rendaient précieux chacun de ses mots. Pour qui le rencontrait, l'envoûtement était certain. Hommes et femmes étaient touchés par la lumière de l'intellect qui nourrissait sa peinture, ses écrits, sa musique, sa personnalité d'exception. Il ne prêtait aucune attention à son habillement, il préférait les vêtements simples, voire frustes, et il en prolongeait l'usage par pur attachement. Il était dépourvu d'ambitions banales car il ne tenait qu'à une chose : bien faire son travail, bien vivre, selon ce qu'il appelait son « penchant naturel ».

Nous faisons souvent de petits voyages, deux ou trois jours. Savinio me parlait de son travail, de mille choses – pensées, idées, sentiments. Moi, j'écoutais, fascinée et heureuse. J'ai encore en mémoire chaque détail de ces escapades à deux. La dernière fut à Arezzo, et c'est aussi le dernier grand souvenir d'amour de ma vie avec lui. Ce sentiment, ce plaisir de la fidélité, Savinio l'a décrit avec une grande lucidité, et admirablement me semble-t-il, dans un texte intitulé *Monogamie et polygamie*.

Ensemble nous faisons aussi de longues promenades. Savinio adorait marcher, même sous la pluie, ou bien aller à bicyclette. À bicyclette, nous avons parcouru en tous sens les belles routes ombragées de la Versilia – peu fréquentées à l'époque – pendant les mois que nous passions dans notre maison près de la mer à Poveromo, entre Forte dei Marmi et Marina di Massa <sup>1</sup>. Il ne s'occupait guère de la vie domestique mais, en cas de nécessité, il était là, disponible et efficace. Un soir à Poveromo – c'était mon anniversaire –, il s'est enfermé dans la cuisine pour préparer en quelques minutes une merveilleuse omelette flambée qu'il a apportée, tout allumée, à table. À côté de mon couvert, il avait placé un exemplaire de

1. Mer Tyrrhénienne face à la Corse, au nord de Viareggio. (N.d.T.)

*Toute la vie* à peine sorti de presse. Ce fut un moment de grande joie.

En y repensant aujourd'hui, il m'apparaît que le trait saillant en lui était le bonheur de vivre selon son penchant naturel : heureux de travailler, heureux de dire et de faire ce qu'il sentait et voulait vraiment. Cette grande liberté mentale qui lui permettait d'aller droit son chemin a tracé un parcours linéaire dans son activité, sans interruptions ni relâchements, jusqu'au dernier jour de son existence. Je lui ai souvent entendu dire dans des moments difficiles : « Et malgré tout je n'arrive pas à être malheureux ! »

Il travaillait avec joie et sérénité. Même la présence des enfants – qui d'ailleurs étaient très gentils – ne l'a jamais dérangé, au contraire ils créaient autour de lui une chaleur qui en quelque sorte lui était nécessaire. Avec Angelica, l'aînée, il parlait d'école, d'études, mais pas seulement. Avec le petit Ruggero, c'était un échange permanent de petits mots illustrés de dessins (« Bonne nuit, Ruggero », « Pardon, papa, je ne le referai plus ») que j'ai en grande partie conservés précieusement parmi mes papiers. Quand Ruggero s'est fait plus grand, son père a commencé à lui parler longuement, de tout.

Je garde en moi, inaltéré, le timbre de la voix de Savinio, une voix grave, pleine, avec un léger accent – un peu comme